

Voyage en compagnie de huit femmes mystiques du XX^e siècle

Un savoir incomparable sur la foi

ANNE-MARIE PELLETIER

Tandis que la cause en béatification de la poétesse Marie Noël vient d'être introduite à Rome, un livre important paraît en France sous la signature du père François Marxer, spécialiste de l'histoire de la spiritualité. Sous le titre *Au péril de la nuit. Femmes mystiques du XX^e siècle* (Paris, éditions du Cerf, 2017, 640 pp.), l'ouvrage offre au lecteur une plongée impressionnante dans l'histoire spirituelle du XX^e siècle à travers huit portraits de femmes mystiques, tracés avec expertise et forte acuité spirituelle.

Certes, les profils, enracinements, cheminements de ces femmes sont multiples. Aux côtés de quatre religieuses (Edith Stein, Mère Teresa, Marie de la Trinité, auxquelles est associée Thérèse de Lisieux qui anticipe à bien des égards le siècle), figurent quatre laïques, elles-mêmes prises dans des destins hautement singuliers (de Simone Weil, qui se tint au seuil du baptême, à Etty Hillesum, qu'il serait abusif de désigner comme chrétienne, en passant par Adrienne von Speyr, qui fut en vénération auprès d'Hans Urs von Balthasar, et Marie Noël précisément).

Pourtant, souligne l'auteur, un fort lien unit ces femmes dans leur diversité : toutes auront vécu «au péril de la nuit», expérimentant dans leur chair et dans leur histoire que cette nuit est le lieu même de la proximité et de la rencontre de Dieu. Elles se seront tenues de la sorte au contact d'un savoir qui s'acquiert déjà dans des Écritures disant à la fois que Dieu se révèle et qu'il est «Dieu caché». Un savoir que, de même, la tradition juive n'a jamais congédié, et qui n'a cessé d'habiter l'Église depuis Denys l'Aréopagite questionnant les voies de la connaissance de Dieu, ou depuis Origène commentant le mystère de l'Incarnation en disant : «Il n'a pas été envoyé seulement pour être reconnu, mais aussi pour demeurer caché».

Il reste que célébrer «la nuit» en notre temps présent comporte une part de défi. Certes, la mémoire subsiste que c'est là un thème de la tradition mystique illustrée éminemment par un saint Jean de la Croix. Mais, au-delà de cette référence singulière, toute célébration de la nuit ne peut que saisir le lecteur au rebours de notre culture occidentale contemporaine. De toutes sortes de manières, en effet, celle-ci s'épuise à résorber l'obscur et à conjurer la nuit, qu'il s'agisse de l'éclairage matériel de nos cités dès la tombée du jour..., qu'il s'agisse de l'irrésistible pulsion de la science travaillant à percer le mystère de la matière et du vivant, qu'il s'agisse aussi de notre conception ordinaire d'une religion qui devrait exposer, sans reste, la vérité de toute chose.

Or, précisément sur ce dernier point, le père Marxer invite à se mettre à l'école de femmes mystiques, dont la vie et la parole prennent rigoureusement le contre-pied de cette conception de la foi. La connaissance de Dieu, nous rappellent-elles, se forme au jeu de l'ombre

et de la lumière, là où l'on consent à avancer en étant dépris des appuis familiaux, là où l'on ne se dérobe pas à la grande épreuve du silence de Dieu, comme à celle de la faiblesse humaine. Finalement Dieu se donne de façon privilégiée dans une expérience de la vie qui ne déserte pas quand le sol se dérobe, quand la té-



Simone Weil, philosophe et mystique

nèbre s'épaissit sous les chantages multiples de la mort.

Ainsi ces pages explorent-elles minutieusement le pluriel de la nuit, se déclinant du plus accueillant au plus terrifiant, telle qu'elle s'expérimente en ces divers destins féminins. Certes, il y a la nuit heureuse de la visite, que chante le Cantique des cantiques, de même qu'il y a la nuit qui fait signe à l'Ailleurs qui attire les poètes. Mais il y a aussi la nuit désolée qui tombe, quand le Bien-aimé disparaît et que le cœur croyant se retrouve dans un désarroi, qui peut le mettre d'ailleurs en étrange et fraternelle proximité avec l'athée.

Autrement encore, il y a la nuit qui tombe sur le monde, quand l'humanité s'effondre sur elle-même, aspirée par le mal. Plusieurs des femmes évoquées ici auront été prises dans les griffes de cette nuit infernale. Mais voilà qu'il y a aussi, mystérieusement mêlée à cette ténèbre, la nuit théophanique, qui ouvre sur l'expérience de la Présence donnée à travers la «déchirure impossible à recoudre». En ce sens, il y a la nuit affrontée sans broncher, et si éminemment chez Edith Stein dans «le triple sanctuaire du corps, de l'âme et de l'esprit», cette expérience dont témoigne à sa manière Etty Hillesum quand elle parle de Dieu comme de cette «chambre haute», où se tenir à l'heure où passe l'Exterminateur.

Ces «femmes exagérées», selon le qualificatif qui leur est appliqué par

les hommes, savent par conséquent que la nuit est le lieu secret de la présence de Dieu. La majorité d'entre elles vivent à l'ombre de la Croix et de cette heure où le Christ expirant, «l'obscurité se fit sur la terre» (Lc 23, 44), révélant qu'en lui Dieu se sera avancé au point extrême de toutes les nuits de l'humanité. Mais, si ces femmes peuvent dire ce mystère, l'essentiel est qu'elles le vivent avant tout, en existant debout dans la nuit.

Certes, les hommes ne sont pas exclus du champ de vision de ce livre. Le Mémorial de Pascal est cité en ouverture et, de place en place, des voix masculines retentissent. Mais, à travers les huit femmes convoquées ici s'explique incontestablement une qualité du féminin qui se tient au cœur de la nuit avec une aisance particulière, un courage singulier, une endurance indéfectible.

Ces femmes ne s'effarouchent pas que Dieu les attende dans la nuit, qu'il demeure le «loin-près» comme le désignait Marguerite Porete avant elles. Ce qui les attire, ce qui les retient et leur donne de vivre parfois l'invisible, est cet unique trésor, cru de confiance et gardé de nuit, qui est précisément «ce que cache tout ce qui est bien rangé», comme l'écrit l'auteur. En cela, elles se

démарquent certainement de l'esprit qui anime trop de catéchismes tranquilles, de théologies rassurantes qui immobilisent la révélation, l'épinglent dans des formules, à la manière d'entomologistes. Disons, selon une manière typiquement masculine de se situer par rapport à la foi, comme le dit avec insistance F. Marxer, en relayant la remarque plaisamment impertinente de Marie Noël : «Chaque matin les théologues aident Dieu à s'habiller de dogmes».

Ces mêmes femmes fuient les théodicées qui surmontent trop allègrement, de manière irréaliste donc non crédible, l'énigme d'une histoire dont, finalement, Dieu seul à la clé. Elles consentent au dessaisissement, renoncent au savoir absolu, avec lequel d'aucuns seraient tentés de confondre la foi. Et, se tenant ainsi hors de toute maîtrise, osant reconnaître que la nuit, autour d'elles et en elles, ne recule pas, elles accèdent à la vérité suréminente : si ce monde reste ce qu'il est, décevant et cruel, il nous est cependant «possible d'y être autrement, d'y être avec la nuit, dans la nuit», dans un «autrement» révélé comme l'agapè «qui ne résiste pas, ne contourne pas, n'échappe pas à la violence de la nuit, mais vaillamment, y prend place et s'y loge».

Le fait est que, chacune à sa manière, ces femmes auront vécu radicalement l'agapè, avec le souci de l'autre, d'un «pour l'autre» radical, qui est le noeud de l'*imitatio Dei* :

qu'il s'agisse de Thérèse de Lisieux en peine du salut de Pranzini, de Simone Weil partageant la condition ouvrière, d'Etty Hillesum et d'Edith Stein s'affairant sans relâche pour secourir et consoler au seuil des chambres à gaz, de mère Teresa dans les bidonvilles de Calcutta, ou encore, autrement, de Marie Noël posant un regard de compassion tendre sur l'humble quotidien de ses semblables.

Ajoutons une dernière remarque concernant le statut de ce livre : il brouille à dessein les classifications académiques. En particulier, et en dépit de la qualité de l'enquête, ce serait se méprendre que de le lire seulement comme une contribution intellectuelle à l'histoire de la mystique ou à celle des femmes. L'auteur qui s'exprime dans ces pages est un «je» qui ne cache pas l'immense admiration que lui inspirent ces femmes, à la fois comme chrétien, comme homme et comme prêtre. Il déclare haut et fort avoir reçu de leur fréquentation et de leur longue écoute un savoir sur la foi incomparable, qui déborde généreusement ce qui s'apprend d'ordinaire chez les hommes qui interrogent la foi et la mettent en mots et en concepts. L'expertise unique de ces femmes est celle de l'expérience de Dieu vécue sans filtre et sans protection. «Les poètes ont parlé, les philosophes ont pensé, elles ont traversé», note-t-il ainsi.

Il est heureux que cet hommage nous vienne ici de la bouche d'un homme, et de surcroît d'un clerc. De cette façon est clairement honoré ce vœu que le pape François exprimait récemment de veiller à tenir le dialogue fondamental entre hommes et femmes.

Autre précision pour donner à ces pages toute leur portée : si elles mettent au contact de destins largement hors du commun, l'exceptionnel n'est pas ici celui d'une mystique aux expressions spectaculaires. Il n'est pas non plus celui de vies qui devraient être considérées de loin seulement, vénérées à distance comme on le fait trop souvent des saints, en trouvant là le moyen de réserver à ceux-ci une fidélité dont on pourrait s'exonérer. Une Thérèse de Lisieux ou une Marie Noël, pour revenir à elle, sont exemplaires de la plus grande simplicité, du quotidien le plus commun, alliés à une audace spirituelle et à une confiance intrépides.

Ce livre rappelle donc tout lecteur à une radicalité mystique qui est, en fait et simplement, une dimension de toute vie chrétienne, dès l'instant où celle-ci se reconnaît appelée à la *sequela Christi* dans une forme de vocation ou une autre. Il rappelle aussi à tout chrétien qu'il lui revient d'être, non pas le héraut d'une vérité hautaine rendant raison de tout, mais témoin d'un mystère de vie et de grâce, que ne décourage pas le clair-obscur de la vie de l'humanité, y compris quand celui-ci se fonce et se donne à vivre comme ténèbre mortellement menaçante. Souhaitons donc que ces pages soient vite accessibles à d'autres que les lecteurs francophones.